

La reine des mystères martiens

Rares sont les personnes des générations postérieures à la mienne qui mesurent l'influence majeure de Leigh Brackett sur la science-fiction et la *fantasy*. Ici ou là, Ray Bradbury et moi avons évoqué l'amour et le respect qu'elle nous inspirait, ce qu'elle nous a appris et les encouragements qu'elle nous prodiguait. Même si vous avez lu nos témoignages, vous ignorez peut-être que l'excellente série « Dumarest », menée par E.C. Tubb pendant trente ans, se voulait une imitation assumée et avouée de la saga d'Eric John Stark qui a valu à Brackett tant d'admiration. Je me suis fait raconter les récits de Stark bien avant de les lire... tout comme, tandis que je traversais l'Allemagne en auto-stop, je me suis fait raconter les textes de Borges par un Suédois hispanophone bien avant qu'on ne les traduise en anglais. « Ted » Tubb pouvait citer de mémoire des passages entiers de Brackett et concocter une version personnelle de ses récits au débotté ! Il n'était pas le seul. Avec lui et d'autres auteurs de SF britanniques des années 50, dont Ken Bulmer et John Brunner, nous avons de longues conversations passionnées sur l'œuvre de la dame et rivalisions pour recréer son style enivrant lors de « cadavres exquis » impromptus (avant que les écrivains ne commencent à se prendre pour des stars dans les conventions de SF, il y en avait toujours un pour trimballer sa machine à écrire et on se relayait dessus). Tubb excellait à l'exercice. Le deuxième roman de Brunner, *The Wanton of Argus*, n'est pas sorti de nulle part, et on voit l'empreinte de Brackett sur les meilleurs livres d'aventures des débuts de John, des livres qu'on tient désormais, avec *Tous à Zanzibar* et

Sur l'onde de choc, pour le pan le plus vivace, le plus accompli de son œuvre.

L'influence de Leigh s'est aussi faite sentir à Hollywood, bien entendu. Outre le scénario qu'elle a écrit pour *L'Empire contre-attaque*, on la retrouve dans toute la série Star Wars, dont le premier film sorti m'a déçu : j'attendais du Brackett, j'ai eu un ersatz. Han Solo trouve son origine, à mon sens, chez ces spatiaux durs à cuire, ces quasi-pirates qui prennent le boulot dont personne ne veut. Dans l'esprit de Leigh, ils devaient tous ressembler un peu à Bogart ! Bel hommage à l'acteur, qu'elle a connu lorsqu'elle travaillait avec Faulkner sur *Le Grand sommeil*. Bogie et elle s'appréciaient d'autant plus qu'ils se ressemblaient : deux romantiques à la langue bien pendue. Il n'y a pas loin entre les aventuriers de l'espace chers à Brackett et l'aventurier des mers que jouait Bogart dans *Key Largo*.

Dans mon souvenir, elle ne parlait guère de John Wayne ; elle partageait pourtant davantage ses convictions politiques à lui que les miennes. Je suppose que ses écarts de conduite et de langage dans la vie n'en faisaient pas un modèle idéal, d'autant qu'elle avait connu Douglas Fairbanks (autre sujet d'admiration que nous avons en commun), même si la joie de vivre que ce dernier exhibait à l'écran était étrangère à nos univers littéraires. Elle préférait le genre de personnages qui gèrent un bouge au Maroc et sacrifient leur bonheur pour la femme qu'ils aiment. Un des attraits de son œuvre, pour moi, c'était sa parenté avec ma SF de prédilection qu'on trouvait dans *Planet Stories* et *Startling Stories* plutôt qu'*Astounding*. Leigh savait se mêler de science quand l'envie lui en prenait. Ses premiers textes, que j'ai découverts pour la plupart dans les *pulps*, le prouvent. À la relecture, beaucoup relèvent de la science-fiction, pas de la *science-fantasy* que je lui associais. On y trouve des concepts aussi curieux que frappants, en sus de leur galerie de personnages colorés, ces reines guerrières sensuelles, ces dames des étoiles dures à cuire, et ces super-vilains, qu'ils soient gamins ou divins, fascinants.

On peut arguer que, sans Leigh, jamais on n'aurait connu sous la forme qu'on lui connaît la New Wave des années 60 et

70 qui a opéré sur le genre une transformation radicale — d'un réalisme mécaniste à un romantisme humaniste. Dans un sens, *2001* constitue l'építaphe magnifique de ce type de SF. J.G. Ballard, le maître laconique de l'imagerie poétique, admiré du cénacle littéraire, qu'il a influencé presque autant que Dick, est venu au domaine par amour pour l'œuvre de Bradbury, comme maints auteurs d'imaginaire britanniques. On sait la parenté (Ray ne l'a jamais cachée) de la planète des *Chroniques martiennes*, ainsi que du Vermilion Sands de Ballard, avec le Mars de Brackett. Avant que le monde entier ne prenne conscience de son génie, Bradbury apparaissait au sommaire des mêmes *pulps* que Leigh. Celle-ci aurait tout porté au crédit d'Edgar Rice Burroughs, mais il ne possédait ni sa puissance poétique, ni son talent spécifique. Pour moi, les meilleurs récits martiens de Brackett restent supérieurs à tous les autres.

Burroughs parvenait parfois à égaler son romantisme, mais il mettait en scène des gentilshommes campagnards (voire arboricoles), tandis qu'elle dépeignait, où que se situent leurs périples, des citadins mal dégrossis amenant leur bagage et leurs valeurs sur la frontière. Ed Hamilton qualifiait les récits policiers que publiait *Black Mask* d'aventures urbaines, et Leigh adhérait à sa description. Elle s'inspirait tout autant de James Cain, un natif du Maryland qui utilisait la langue des rues californiennes, que du créateur de Tarzan. Elle anticipait le *cyberpunk* de près d'un demi-siècle en acclimatant la prose dépouillée et les hommes blessés d'Hemingway, Hammett et Chandler aux tropes de la SF des *pulps*, comme Max Brand, surtout sous le pseudonyme d'Evan Evans, l'avait fait pour le western. Cela explique pourquoi elle alternait sans mal entre les privés au passé trouble, les spatiaux las des étoiles et les cow-boys mélancoliques. Ses hors-la-loi solitaires, habitués des franges de l'univers civilisé et souvent poussés à braver l'inconnu, ont beaucoup en commun avec le Natty Bumppo de Fenimore Cooper, dont la progéniture au regard d'acier et aux lèvres serrées apparaît dans les films de Clint Eastwood, par exemple. Dans la force de l'âge, ce dernier aurait campé un superbe Eric John Stark... et

il en serait encore capable de nos jours, si l'on en juge par *Impi-toyable*.

On retrouve des échos de Leigh Brackett dans les œuvres de Delany, Zelazny et autres écrivains qui ont repoussé les limites de la SF et laissé un ensemble de fables visionnaires, comme Jack Vance, dont *Un monde magique* a inspiré à son tour le *Viriconium* de M. John Harrison. Il y a eu une vague controverse sur le fait de savoir qui, de Jack et moi, avait le premier décrit l'interaction des humains et des dragons. Il l'emporte sur le plan qualitatif avec *Les Maîtres des dragons* (et il joue mieux du banjo que moi), mais ni lui ni moi n'avons l'antériorité. Lisez « The Dragon-Queen of Jupiter » (*Planet Stories*, été 1941), une nouvelle de Leigh — affaire classée. Il y a même toute une foule d'albinos dans ce texte ! Outre Anthony Skene (*Zenith the Albino*, 1935), c'est elle qui devrait toucher les royalties d'Elric !

Parmi ceux qui avouent son influence, on compte Harlan Ellison, Philip Jose Farmer, Marion Zimmer Bradley, André Norton, Gene Wolfe, Tanith Lee et Karl Edward Wagner. Même Edmond Hamilton aimait à dire que l'épouser lui avait permis de s'améliorer. Avec Catherine Moore, Judith Merrill et Cele Goldsmith, Leigh a été une des vraies marraines de la New Wave. Et si quelqu'un croit me piquer des idées, c'est à elle qu'il les doit.

Comme le démontrent les textes de ses débuts, sa force ne résidait guère dans l'intrigue : elle a recyclé la même durant ses premières années d'écrivain. Bizarrement, l'originalité lui faisait aussi défaut pour sa nomenclature extraterrestre. Elle a donc travesti la moitié du panthéon celtique et déguisé lieux et personnages contemporains. Si Barrakesh (une vieille cité martienne) sort de la bouche d'un Marocain enrhumé, pour ma part j'ai été surpris de retrouver Rhiannon changé en mec dans le beau roman paru en volume chez « Ace Double » où il était apparié avec la première réédition en poche de *Conan le barbare*, une affaire pour 35 cents ! De même, les titres de ses textes prêtent à confusion. Elle ne devait guère espérer les voir repris en recueil, d'où de nombreuses similarités : « La Lune disparue », « Le Lac des disparus », « La Forteresse des temps

perdus », « Les Derniers jours de Shandakor »... Un sentiment de perte ou de finalité y transparait, surtout quand ils concernent le Mars qui se meurt depuis des millions d'années, ce Mars où Stark redécouvre parfois des cultures déjà anciennes du temps des dinosaures. Cette ambiance, qui rappelle le Gothique du XIX^e siècle dont les anti-héros perdus d'avance défiaient en vain la vie même, possède également un caractère très américain, par son évocation d'un monde appelé à disparaître tel que le décrit un roman comme, entre autres, *Le Dernier des Mohicans*. Dans les récits martiens, toutefois, Leigh pleurait autant la simplicité en perdition que la complexité perdue. *Le Recommençement*, vision élégiaque et nostalgique d'États-Unis rachetés où les Amish forment la seule société à survivre avec succès, est une fausse dystopie, l'une des meilleures que j'aie lues.

La plupart des personnages de Brackett traînaient un lourd passé. Tantôt on le découvrait un peu, et tantôt non. Je pense que cela dépendait de la tournure que prenait l'histoire. Leigh écrivait presque sans notes préalables ; mais si elle naviguait à l'estime, elle parvenait le plus souvent à bon port. Elle avait un instinct très sûr, et elle savait s'y fier. Lesdits personnages ne varient guère d'un texte à l'autre, comme chez Howard. Le protagoniste, souvent un spatial malchanceux, une gueule cassée qui en a gros sur le cœur ou lourd sur la conscience, accepte, pour oublier un passé peu glorieux, les boulots et les femmes dont personne d'autres ne voudrait ni ne pourrait se dépêtrer. Elle a complexifié ce schéma au long de sa carrière, mais la Brackett du *Grand sommeil* ne diffère guère de celle du *Privé* trente ans plus tard. (Ce dernier film comprend une de mes répliques préférées, lorsque le méchant, qui vient de défigurer sa copine avec une bouteille brisée, dit à Marlowe : « Elle, je l'aime. Toi, je ne t'apprécie même pas. ») Il n'y a pas bien loin non plus entre la Leigh de la première nouvelle, « The Martian Quest » [La quête martienne] (*Astounding Stories*, février 1940) et celle de la dernière, écrite au milieu des années 70 avec Edmond Hamilton, « Stark and the Star Kings » [Stark et les Rois des étoiles]. Si la complexité de ses personnages n'était que suggérée, elle restait crédible. Leigh excellait en effet à créer une *ambiance*

— et nul doute qu'elle hausserait le sourcil devant mon terrible accent français, mais cette fameuse *ambiance* vous fichait un sacré *frisson*. Voilà une atmosphère qu'on inhale à pleins poumons, comme chez Bradbury et Ballard. Pourquoi se soucier de l'intrigue quand on a cette atmosphère qui vous donne le vertige et qui vous laisse en manque ? Oui, on devenait vite accro à Brackett. On fouillait les bouquineries à la recherche des vieux *pulps* qui contenaient les textes inédits en recueil. (La plupart figurent désormais dans *Martian Quest*, Haffner Press, 2002.) On faisait une fixation sur Stark. Tant pis si on se doutait que le héros n'aurait ni l'or ni la fille, mais recouvrerait l'honneur. La qualité des intrigues s'est améliorée avec le temps, sans dévier guère du patron initial : un homme qui n'a plus rien à perdre se voit offrir une tâche dangereuse qu'il ne peut pas refuser. On le trouve dès « *Martian Quest* » et on le retrouve dans la célèbre collaboration avec Bradbury, « *Lorelei de la brume rouge* ». Leigh éprouvait un orgueil presque maternel envers Ray, et le fait que ce texte sorti avec le nom de Brackett en gros caractères ait reparu plus tard avec la primauté accordée à Bradbury l'avait ravie. Ray lui inspirait une vive affection. Elle se réjouissait de son succès. Moi aussi, je crois avoir été, par certains côtés, un des fils putatifs de Leigh. Elle avait le chic pour vous faire vous sentir fier, et une intégrité bien rare de nos jours. Sa sympathie allait au perdant, surtout quand il tâchait de s'en sortir. Elle l'a montré dans *Rio Bravo* et dans ce merveilleux roman historique, *Follow the Free Wind* [Suis le vent]. Et bien sûr, quand Eric John Stark a resurgi dans *Les Voix de Skaith* et ses suites, c'était, selon les termes mêmes de Leigh, toujours en tant que loup solitaire, que hors-la-loi.

Donald A. Wollheim, qui l'admirait autant qu'il se situait à l'opposé d'elle sur l'échiquier politique, la présentait comme la meilleure fusion possible de Burroughs et de Merritt, et il a été très fier d'éditer une grande part de ses premières œuvres en volume.

Elle a épousé Edmond Hamilton le 1^{er} janvier 1947 (Ray était leur garçon d'honneur). Dès 1940, il l'avait bien aidée à discipliner son talent. Avant d'entamer un nouveau roman, il

en écrivait un long résumé et un plan détaillé par chapitres ; pour sa part, Leigh s'asseyait devant sa machine et se lançait. Elle disait devoir à Ed la majorité de ce qu'elle savait de la structure d'un livre, et il avouait volontiers que son style à lui s'était beaucoup amélioré sous son influence à elle.

Elle se basait sur un paysage, une image, une sensation. Ce n'est pas l'intrigue qui séduit, mais la désolation romantique qui rappelle les racines gothiques de la science-fiction et qui se trouve, entre autres, chez Mary Shelley, Ann Radcliffe et les sœurs Brontë. Écrits vite, ces premiers récits ont quelque chose de poèmes visionnaires. Pour moi, les meilleurs *pulps*, ceux qui proposent les textes les plus colorés et souvent les moins datés, ne sont ni *Astounding* ni *F&SF*, si prestigieux qu'ils aient été. Avec *Weird Tales* et l'excellent *Unknown* de John W. Campbell, *Planet Stories*, *Thrilling Wonder Stories* et *Startling Stories* offraient un style plus original et innovant que leurs respectables confrères. C'est à leurs sommaires que j'ai découvert Charles Harness (l'auteur de *Vol vers hier*, un classique du romantisme qui vaut *Capitaine Blood*), Alfred Bester, Theodore Sturgeon, Jack Vance, Philip Jose Farmer, Fritz Leiber et bien d'autres. Vers la fin des années 50, il n'y avait plus que *Galaxy* pour publier le meilleur de ce genre-là, comme par exemple *L'Homme démoli*, de Bester, que je tiens pour un roman typiquement américain qui reflète l'esprit de Tom Paine mieux que tout autre. Bester adorait lui aussi les œuvres de Leigh.

On a longtemps tenu la *science-fantasy* dont Brackett a fait sa spécialité pour le bâtard de la science-fiction (qui concerne la spéculation scientifique) et de la *fantasy* (qui concerne la magie). Les critiques la détestaient parce qu'il était tout sauf cool d'être aussi ouvertement et délicieusement romantique, de combiner le naturel et le surnaturel avec si peu d'effort. C'est peut-être pour cette raison que Leigh a dissimulé son sexe au début. Ce type de récit n'avait rien de féminin. Son amie Catherine Moore a aussi dû s'avancer masquée, sous le nom de C.L. Moore, pour éviter d'offusquer davantage les lecteurs. Sauf à se parer des oripeaux déchirés du roman rose ou à s'affubler d'un chapeau de cow-boy, le romantique des années 40

et 50 devait fumer comme un pompier et porter un feutre et un pardessus, ou il pouvait se rhabiller. Le boulot ne convenait pas aux femmes. C'est tout à la gloire d'Howard Hawks (on connaît l'anecdote) d'avoir accepté sans sourciller que le type engagé pour scénariser *Le Grand sommeil* s'avère une jeune femme en robe de vichy. Il respectait les fortes femmes autant qu'il exploitait les faibles. Impressionné par l'intégrité de Leigh, il a tenu à ce qu'elle fasse le film. Nombreux sont ceux qui pensent qu'elle a beaucoup contribué à sa qualité. Plus tard, elle a travaillé avec Hawks et Wayne sur *Hatari !* (à propos duquel elle regorgeait d'anecdotes croustillantes) et *Rio Lobo*, ainsi que sur le classique *Rio Bravo*. Elle a aussi écrit pour la télévision. Tout comme ses récits martiens, le western s'appuie sur un paysage qui reflète les sentiments ; et Leigh savait à merveille peindre de tels paysages.

Dans une certaine mesure, le rejet, après-guerre, des atours de la *fantasy* résultait de notre maturité culturelle soudaine : on avait vu les conséquences de l'usage immodéré par Hitler de la propagande romantique. Même Errol Flynn a dû quitter ses collants pour endosser le pardessus. *Le Chevalier du roi*, avec Tony Curtis, symbolisait les films historiques fauchés, au casting absurde. Robert Taylor se fourvoyait en Ivanhoé, mais Elisabeth Taylor restera la meilleure Rebecca de tous les temps. Tout professionnel ambitieux fuyait de telles parodies. On n'acceptait un certain romantisme que dans des domaines restreints. Le cénacle littéraire tolérait *Le Troisième homme* ou Philip Marlowe, mais pas *Gormenghast*, ni Eric John Stark. Pourtant, Brackett a moins en commun avec Mervyn Peake qu'avec Graham Greene, Raymond Chandler et autres génies de la littérature populaire. Ce que tous ces écrivains évoquent, toutefois, outre le sentiment d'une perte irréparable, c'est un passé impossible à racheter et un avenir incertain. Les héros de Leigh se reprochent une transgression que tout le monde, sauf eux, leur pardonne. À l'époque des premiers textes de Brackett, notre perspective historique, le sentiment d'un progrès inéluctable vers la civilisation, tout cela venait d'exploser sous la canonnade. Les armées nazies semblaient devoir conquérir l'Europe entière. Les aspi-

rations idéalistes à la paix dans le monde et au règne de la raison éclairée cédaient face à la rhétorique minable d'un mauvais journaliste comme Mussolini ou d'un médiocre peintre du dimanche comme Hitler. Bogart a prononcé divers discours sur ce que de tels événements nous inspiraient, dont le plus célèbre dans *Casablanca*. Mais la SF de l'époque ne reflétait guère l'humeur ambiante, elle, sauf sous ses aspects les plus militaristes et xénophobes. À force de prêcher l'optimisme et de célébrer des fêlés qui créaient des machines à mouvement perpétuel et des cultes comme la Scientologie qui offraient la responsabilisation personnelle et une alternative à la guerre atomique, John W. Campbell n'a pas remarqué que le monde se transformait en profondeur. Nous commençons tout juste à nous aviser que le contrôler, ce monde, ne produirait peut-être pas les effets désirés. Je me demande encore si l'échec de l'expérience hitlérienne n'a pas déçu Campbell. Il allait au rythme de ses propres mélodies simplistes et entraînantes, sûr qu'il était de comprendre le futur. Ironie des choses, ce sont les humanistes tels Sheckley, Bester et Dick qui ont le mieux prédit le présent. La plupart des textes publiés par Campbell ont mal vieilli, tandis que Leigh, à l'instar de nombre de ses pairs, a capturé l'humeur de son temps, qui s'adapte sans mal à notre temps et qu'on retrouve dans les romans de William Gibson et les BD de Moore ou de Gaiman. Aussi bonne soit-elle, « Martian Quest » n'a rien de l'œuvrette habituelle d'un collaborateur d'*Astounding*.

Comme ses héros, Leigh préférait vivre en hors-la-loi. Son premier amour demeurait la *science-fiction* qu'elle pratiquait envers et contre tout, et qui payait moins que tout autre genre dans les *pulps*, voire que tout autre type de science-fiction. Si elle avait choisi, dans son œuvre, de fréquenter davantage la vermine des rues de Los Angeles que les rebus de l'espace, elle aurait gagné beaucoup plus. Voici un de ses personnages, Mike Vickers, habitué à piloter une Ford 1940 plutôt qu'un tramp interplanétaire :

Il y avait la rue. Étroite et tortueuse. Pas de réverbères, ni de chaussée. Il y avait de petites maisons en adobe. Il y avait les ordures et leur odeur, lourde, fétide, et la saleté, et un rat mort dans la poussière, et le souffle tiède du vent. Vickers se recula. Il avait peur. Il ordonna à ses pieds de bouger, et le sol se déroba sous lui tel le cours d'un ruisseau. Il poussa un cri, assez fort pour que Dieu l'entende, mais tout ce qui sortit d'entre ses lèvres, ce fut un murmure : Angie ! Angie.

Il y avait quelqu'un dans son dos qui n'allait pas le laisser s'échapper.

Dénichez un exemplaire de *Stranger at Home* [Étranger chez soi], publié sous le nom de George Sanders, où figure ce passage, et vous comprendrez ce que je veux dire. Son nom à elle y figure aussi. Le livre, paru en 1946, est dédié « à Leigh Brackett, que je n'ai jamais rencontrée ». J'aime à croire que George Sanders a souhaité ainsi la créditer. J'adorerais voir ce bouquin réédité. C'est sans doute aux grèves d'Hollywood qu'on doit la majorité de ses textes de l'époque : quand Leigh ne pouvait pas écrire pour le cinéma, elle se rabattait sur la fiction. Par la suite, elle a choisi la science-fiction plutôt que le cinéma. Elle n'a laissé qu'un scénario de *science-fantasy*, *L'Empire contre-attaque*, pour lequel elle a eu le privilège de se parodier, comme avec *El Dorado*, sa resucée de *Rio Bravo* — un jour, elle a même suggéré à Hawks de se contenter de changer les noms du précédent scénario qu'elle lui avait fait, pour économiser un peu de fric.

Leigh n'aimait guère travailler dans un domaine classique, aussi bon que soit le résultat. Attachée à sa liberté, elle a, comme bien des auteurs de sa génération, choisi de gagner une maigre pitance dans le domaine de la *science-fantasy* afin d'exprimer son romantisme visionnaire, son amour de l'exotisme, son respect pour les vieilles civilisations et sa foi inébranlable en l'individu. Elle aimait l'Angleterre, elle tirait fierté de ses origines anglaises et écossaises, mais elle restait américaine jusqu'au tréfonds. Et elle incarnait véritablement ce que les Américains ont de meilleur.

C'est leur œuvre qui leur a valu mon admiration, mais ce sont leur intégrité à l'ancienne, leur générosité et leur robuste bon sens qui m'ont séduit chez Leigh et son mari en tant que personnes. J'avais un peu plus de vingt ans quand nous avons fait connaissance dans une convention de SF. J'ai entendu dire qu'ils me cherchaient pour me féliciter. En quoi avais-je pu impressionner de tels géants ? Ils voulaient peut-être louer mes qualités de plagiaire, conscient ou inconscient ? On nous a présentés, et Ed m'a serré la main avec enthousiasme. « Je tenais à vous saluer. On m'appelait "le briseur de planètes", mais vous, Mike, vous avez détruit l'univers ! » Il était trop aimable pour mentionner que mon bouquin tout branlant n'aurait guère pu être écrit sans les échos de Brackett qui me hantaient. Si je vous en citais le début, vous croiriez lire du Leigh en petite forme. Il s'est avéré par la suite que je n'avais guère son penchant pour la romance interplanétaire, mais on retrouve son influence dans tous mes textes d'*heroic-fantasy* situés sur Mars ou la Terre... et dans presque tous les textes d'*heroic-fantasy* écrits depuis lors !

Leigh m'a écrit pour m'annoncer la mort de son mari. Une courte lettre, triste et factuelle, avec son laconisme habituel, issu d'une époque où parler de soi passait pour indécent. Nul ne m'a écrit pour m'annoncer sa mort à elle l'année suivante. J'ai appris la nouvelle d'Harlan Ellison, qui était lui aussi de ses amis. La perdre m'a brisé le cœur, mais je la voyais mal vouloir survivre à celui qui l'avait accompagnée pendant plus de trente-cinq ans. Et, bien sûr, elle survit, comme tout auteur influent, par ses lecteurs et par les jeunes gens romantiques de mon acabit qu'elle a encouragés à rêver et à rester fiers de leurs rêves.

Michael Moorcock,
Circle Squared Ranch,
Lost Pines, Texas.
Octobre 2000.